

Exercices de lecture

I. Se préparer à lire

1. Lire, c'est une question de respiration

Lire en respirant calmement.

Respirez plusieurs fois avant de lire.

Choisissez un texte en vers et lisez-le à voix haute en marquant la respiration.

2. Lire, c'est une question de concentration

Lire en se concentrant.

Choisissez un vers et un texte en vers.

a) Lire en cercle :

- chacun dit sa phrase sans top de départ et rend sa phrase audible ;
- chacun dit sa phrase avec top de départ et rend sa phrase audible ;
- chacun l'adresse à quelqu'un du groupe, les autres écoutent.

b) Lire en cercle fermé :

- lecture d'un texte, les autres écoutent ;
- lecture d'un autre texte, les autres écoutent.

c) Lire en cercle plus ouvert, aire de jeu :

- lecture adressée, ligne à ligne, lecture adressée à quelqu'un ;
- changement de texte.

d) Lire en marchant, sans autre consigne.

e) Lire en marchant et en suivant une deuxième consigne.

f) Lire avec écoute ; il y a déplacement à chaque retour à la ligne du texte.

3. Lire, c'est une question de posture

Lire debout au pupitre :

- choisissez un texte en vers et lisez-le debout au pupitre.

II. Lire pour le son

1. Lire, c'est une question de musique

L'alexandrin

« La musique. Le chant. Non seulement chaque vers doit être dit séparément, pour être entendu séparément et faire sens aussi bien avec le vers qui précède qu'avec celui qui suit, mais la diction des douze pieds doit s'éloigner autant que possible de l'in vraisemblable (oui, vraiment) banalité de la diction traditionnelle. Un Deux Trois / Quatre Cinq Six / Un Deux Trois / Quatre Cinq Six : voilà ce qui semblait raisonnable, ou vraisemblable, et puis invraisemblable, et que le goût bourgeois brade en se jetant les yeux fermés dans la prose, l'enjambement, l'abolition des diérèses, ; on a honte de sa richesse, on voudrait passer inaperçu, ramener l'histoire de Bérénice à celle de Soraya, et parler comme les journaux (comme la vie, disent-ils). Au contraire, nous exalterons la différence, et par exemple en jouant les petits mots, articles, conjonctions, pronoms, tout ce qui n'a pas de sens. Comme pour reconstituer un langage perdu, et en effet il est perdu, et notre reconstitution sera tout à fait imaginaire. Presque la même chose que l'original. Presque. Nous savons, bien sûr, que notre reconstitution est fautive, notre plaisir (à faire partager) est de montrer en tout cas au public l'art et l'artifice du poète, la différence d'avec la nature, et par conséquent, à une certaine profondeur, la nature. »

Antoine Vitez, échange avec D. Kaisergruber,
in *Le Théâtre des idées*, Gallimard, 1991, p. 191.

2. Lire, c'est une question de rythme

Lire en rythme.

Choisissez un texte en vers, puis lisez-le de différentes manières :

- en jouant avec le souffle, en marquant les pauses respiratoires ;
- en situation, en imaginant différentes situations ;
- musicalement, en imaginant différentes intensités ;
- musicalement, en imaginant des rythmes différents, avec segmentation erronée ou segmentation juste ;
- en parlant loin, lire en portant sa voix loin ;
- pour communiquer à d'autres, répéter une phrase dite par un autre mais plus fort ;
- un texte en dehors de la salle pour que tout le monde entende ;
- en suivant les indications d'un chef d'orchestre (lire plus vite, plus fort, en chuchotant) ;
- en différant une phrase montrée.

3. Lire, c'est une question d'écoute et de silence

Choisissez un texte en vers, marquez un silence avant de débiter la lecture et adressez-le à un auditeur qui vous écoute, puis inversez les rôles.

III. Lire pour le sens

1. Lire, c'est une question de sentiment

L. J. : [...] À chacun des mots que tu dis, que tu sentes ce que cela représente. À chacun des mots que tu dis, il faut que le sentiment monte en toi, que tu sois baignée par ce que le mot exprime. Si tu fais cet exercice en appelant en toi, à mesure que tu penses le mot, le sentiment que ce mot exprime, à un moment donné, les sentiments monteront en toi, au fur et à mesure, avec tant d'intensité, que tu pourras presque jouer intérieurement le texte sans le dire, puis tu seras obligée de le dire. À ce moment-là, tu joueras le rôle.

Louis Jouvet, *Molière et la comédie classique*.
Extraits des cours de Louis Jouvet au Conservatoire (1939-1940),
Gallimard, 1965, coll. « Pratiques du théâtre », p. 120.

La ponctuation guide l'interprétation et l'expression d'un sentiment.

Lire en ponctuant autrement.

Choisissez un texte en vers et lisez-le en jouant avec les points ci-dessous inventés par Hervé

Bazin :

- Ψ Le point d'ironie (lettre Psi, « *Ps... son de la flèche qui vole... quoi de meilleur pour exprimer l'ironie Ψ* »)
- ⋈ Le point de doute (« *Je me demande si elle viendra ⋈* »)
- † Le point de certitude (« *Je crois en Dieu †* »)
- ∨ Le point d'acclamation (« *Vive Untel ∨* »)
- ♡ Le point d'amour (« *Ah, je l'aime ♡* »)
- ‡ Le point d'autorité (« *très sensible dans le commandement* »)...

Si j'étais, je penserais, mais quoi ? Si je pensais, je serais, mais qui ? Si j'avais démoli la maison de l'intérieur, elle se serait écroulée sur ma tête et je ne serais plus ce que je pensais que j'étais et ne penserais plus à tout ce que j'avais pensé.

Eugène Ionesco, *Exercices de conversation et de diction françaises pour étudiants américains* (1964),
in *Théâtre V*, Gallimard, 2006, p. 312.

3. Jean de La Fontaine

Le chat, la belette, et le petit lapin

Du palais d'un jeune Lapin
Dame Belette un beau matin
S'empara ; c'est une rusée.

Le Maître étant absent, ce lui fut chose aisée.

Elle porta chez lui ses pénates un jour

Qu'il était allé faire à l'Aurore sa cour,

Parmi le thym et la rosée.

Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,

Janot Lapin retourne aux souterrains séjours.

La Belette avait mis le nez à la fenêtre.

« Ô Dieux hospitaliers, que vois-je ici paraître ?

Dit l'animal chassé du paternel logis :

Ô là, Madame la Belette,

Que l'on déloge sans trompette,

Ou je vais avertir tous les rats du pays. »

La Dame au nez pointu répondit que la terre

Était au premier occupant.

C'était un beau sujet de guerre

Qu'un logis où lui-même il n'entrait qu'en rampant.

« Et quand ce serait un Royaume
Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi
À Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi. »
Jean Lapin alléguait la coutume et l'usage.
« Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis
Rendu maître et seigneur, et qui de père en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean, transmis.
Le premier occupant est-ce une loi plus sage ?
– Or bien sans crier davantage,
Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis. »
C'était un chat vivant comme un dévot ermite,
Un chat faisant la chattemite,
Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,
Arbitre expert sur tous les cas.
Jean Lapin pour juge l'agréa.
Les voilà tous deux arrivés
Devant sa majesté fourrée.
Grippeminaud leur dit : « Mes enfants, approchez,
Approchez ; je suis sourd ; les ans en sont la cause.
L'un et l'autre approcha ne craignant nulle chose. »
Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,
Grippeminaud le bon apôtre
Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.
Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois
Les petits souverains se rapportant aux Rois.

Jean de La Fontaine, *Fables* (1668-1694), Gallimard,
coll. « Folio classique », n° 2246, p. 220-221.

4. Baudelaire

Une charogne

Rappelez-vous l'objet que nous vîmes, mon âme,

Ce beau matin d'été si doux :

Au détour d'un sentier une charogne infâme

Sur un lit semé de cailloux,

Les jambes en l'air, comme une femme lubrique,

Brûlante et suant les poisons,

Ouvrait d'une façon nonchalante et cynique

Son ventre plein d'exhalaisons.

Le soleil rayonnait sur cette pourriture,

Comme afin de la cuire à point,

Et de rendre au centuple à la grande Nature

Tout ce qu'ensemble elle avait joint ;

Et le ciel regardait la carcasse superbe

Comme une fleur s'épanouir.

La puanteur était si forte, que sur l'herbe

Vous crûtes vous évanouir.

Les mouches bourdonnaient sur ce ventre putride,

D'où sortaient de noirs bataillons

De larves, qui coulaient comme un épais liquide

Le long de ces vivants haillons.

Tout cela descendait, montait comme une vague,

Ou s'élançait en pétillant

On eût dit que le corps, enflé d'un souffle vague,

Vivait en se multipliant.

Et ce monde rendait une étrange musique,
Comme l'eau courante et le vent,
Ou le grain qu'un vanneur d'un mouvement rythmique
Agite et tourne dans son van.

Les formes s'effaçaient et n'étaient plus qu'un rêve,
Une ébauche lente à venir
Sur la toile oubliée, et que l'artiste achève
Seulement par le souvenir.

Derrière les rochers une chienne inquiète
Nous regardait d'un œil fâché,
Épiant le moment de reprendre au squelette
Le morceau qu'elle avait lâché.

– Et pourtant vous serez semblable à cette ordure,
À cette horrible infection,
Étoile de mes yeux, soleil de ma nature,
Vous, mon ange et ma passion !

Oui ! telle vous serez, ô la reine des grâces,
Après les derniers sacrements,
Quand vous irez, sous l'herbe et les floraisons grasses,
Moisir parmi les ossements.

Alors, ô ma beauté ! dites à la vermine
Qui vous mangera de baisers,
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine
De mes amours décomposés !

Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal* (1857), Gallimard,
coll. « Folio classique », n° 3219, p. 59-60.

5. Samuel Beckett

Comment dire

Folie –

folie que de –

que de –

comment dire –

folie que de ce –

depuis –

folie depuis ce –

donné –

folie donné ce que de –

vu –

folie vu ce –

ce –

comment dire –

ceci –

ce ceci –

ceci-ci –

tout ce ceci-ci –

folie donné tout ce –

vu –

folie vu tout ce ceci-ci que de –

que de –

comment dire –

voir –

entrevoir –

croire entrevoir –

vouloir croire entrevoir –

folie que de vouloir croire entrevoir quoi –

quoi –
comment dire –
et où –
que de vouloir croire entrevoir quoi où –
où –
comment dire –
là –
là-bas –
loin –
loin là là-bas –
à peine –
loin là là-bas à peine quoi –
quoi –
comment dire –
vu tout ceci –
tout ce ceci-ci –
folie que de voir quoi –
entrevoir –
croire entrevoir –
vouloir croire entrevoir –
loin là là-bas à peine quoi –
folie que d’y vouloir croire entrevoir quoi –
quoi –
comment dire –

comment dire

Samuel Beckett, *Poèmes*,
suivi de Mirlitonnades (1978-1992),
Éditions de Minuit, p. 26-27.

6. Marceline Desbordes-Valmore

Les séparés

N'écris pas. Je suis triste, et je voudrais m'éteindre.
Les beaux étés sans toi, c'est la nuit sans flambeau.
J'ai refermé mes bras qui ne peuvent t'atteindre,
Et frapper à mon cœur, c'est frapper au tombeau.

N'écris pas !

N'écris pas. N'apprenons qu'à mourir à nous-mêmes.
Ne demande qu'à Dieu... qu'à toi, si je t'aimais !
Au fond de ton absence écouter que tu m'aimes,
C'est entendre le ciel sans y monter jamais.

N'écris pas !

N'écris pas. Je te crains ; j'ai peur de ma mémoire ;
Elle a gardé ta voix qui m'appelle souvent.
Ne montre pas l'eau vive à qui ne peut la boire.
Une chère écriture est un portrait vivant.

N'écris pas !

N'écris pas ces doux mots que je n'ose plus lire :
Il semble que ta voix les répand sur mon cœur ;
Que je les vois brûler à travers ton sourire ;
Il semble qu'un baiser les empreint sur mon cœur.

N'écris pas !

Marceline Desbordes-Valmore, *Poésies* (1830),
Gallimard, coll. « Poésie/Gallimard », p. 73.